

Gérard Devismes

Contes et nouvelles de Picardie



Du même auteur :

- **Des labours d’automne aux moissons** (roman), Encre bleue éditeur à Villegly (Aude), 2001. Épuisé. Voir en bibliothèque.
- **Le maître d’école** (roman), aux éditions Edilivre à Saint-Denis (Seine Denis), 2012.

AUX EDITIONS LA VAGUE VERTE :

- **Mémoires d’un fils de paysan**. roman ; 1999.
- **La vallée sous les eaux**. Les inondations dans la vallée de la Somme et sur le plateau picard, des origines à l’an 2002. Essai. 2002. *Prix côte picarde 2003*.
- **Notre village au temps jadis**. Vie quotidienne, activités, traditions, nature et Histoire en Picardie maritime. Récits, 2003.
- **Histoire d’Abbeville et de sa région**. Des origines à l’aube du XXI^e siècle ; 2004
- **La baie, la Belle et le berger**. roman ; 2005. *Prix du roman régional 2011*.
- **Bucolique vallée de Somme**. De la source du fleuve à son embouchure. Essai pluridisciplinaire ; 2007.
- **Histoires insolites de Picardie maritime**. récits ; 2008.
- **Picardie maritime insolite**. Récits complémentaires ; 2009.
- **Les hôtels particuliers d’Abbeville**. Et autres belles bâtisses. Patrimoine et histoire ; 2011. Nominé au salon du livre de Picardie maritime en 2012.
- **Histoire de Saint-Valery-sur-Somme**, 2012. Nominé au salon du livre de Picardie maritime en 2012.
- **Histoire de l’Abbevillois rural**, 2003.

*Depuis plus de cinquante ans que je subis l'ennui
de la vie réelle, je n'ai trouvé aux soucis qui la
dévorent qu'une compensation, c'est d'entendre
des contes et d'en composer moi-même.*

(Charles Nodier 1780-1844)

Avant-propos

Ecrivain de Picardie maritime, Gérard Devismes est un auteur maintenant connu et reconnu dans notre région et au-delà, pour avoir fait publier près d'une quinzaine de livres du terroir : romans, essais, récits, histoires, contes, nouvelles. Ils ont tous eu un certain succès et l'écrivain a été récompensé par deux prix littéraires. Régulièrement, il écrit aussi des articles dans deux magazines culturels : *En Somme* et *L'almanach du Picard*. De plus, il intervient à la demande dans des écoles de sa ville d'Abbeville ou des alentours, afin d'aider des élèves en langue française ou en histoire. Enfin, il anime des conférences devant la société d'Emulation historique et littéraire d'Abbeville et Saint-Valery-sur-Somme, ainsi que pour les associations intéressées, à titre bénévole.

Jusqu'à maintenant, il a travaillé sur quatre types d'écrits. Il aime également le conte et la nouvelle. Il sait que le conte est un récit d'aventures imaginaires.

Il a lu un bon nombre de contes, surtout ceux du normand Guy de Maupassant et du provençal Alphonse Daudet. Quant à la nouvelle, il a appris que c'est une composition littéraire assez courte, entre le conte et le roman. Pour lui, c'est Prosper Mérimée qui a excellé dans l'art de la nouvelle qu'il a porté à sa perfection. Mais on peut y ajouter d'autres grands noms tel que, par exemple, Philippe Delerm. Toujours est-il que Gérard Devismes a le plaisir de vous présenter sa première expérience dans ces deux domaines.

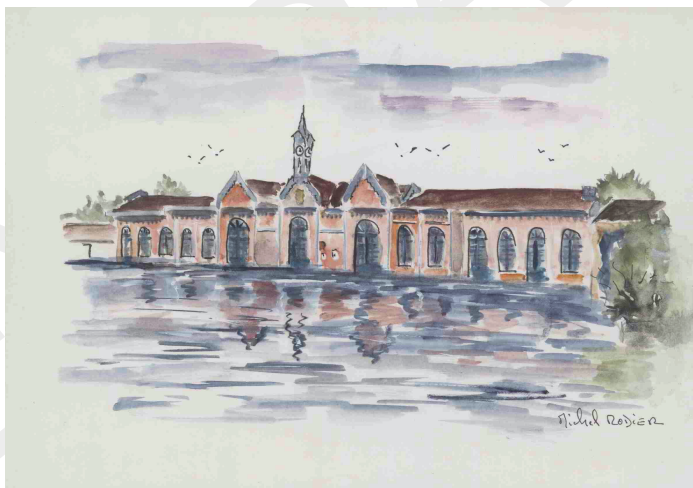
Il a choisi, pour cette première, de grouper contes et nouvelles dans le même manuscrit, ce qui donne au total quatorze textes inspirés de sa région, de la ville et de la campagne. L'époque de son choix a été le 20^e siècle, de même que pour Maupassant ce fut le 19^e siècle. S'il renouvelle l'expérience dans quelques années, l'écrivain picard séparera les deux genres en deux manuscrits. Pour conclure, on peut ajouter qu'il a travaillé à ce premier manuscrit du genre avec un artiste peintre bien connu de sa région, Michel Rodier. Ses aquarelles, une par texte, apportent l'enluminure qui manque parfois dans ce type d'écrit. Si son temps disponible le lui permet, Gérard Devismes pourrait s'essayer in fine à d'autres genres littéraires, mais il ne précipitera pas les étapes !

Texte rédigé d'après l'interview
de Gérard Devismes (avril 2014)

I.

La cité sous les eaux

Conte



Il était une fois, dans une région un peu ignorée de France, une paisible rivière dénommée Samara à l'origine, serpentant en de larges méandres entre villages, verts pâturages, champs jaune paille, peupleraies, aulnaies et roselières. Elle avait des

raisons de folâtrer ; la pente de sa source à son embouchure ne lui permettait nullement de s'élancer. Pourtant, naguère et dans un temps plus récent, elle avait porté sur son dos des gribanes à voile, des caboteurs, des péniches et même des cargos. Mais la batellerie était en crise et son estuaire s'ensablait.

La rivière nommée définitivement la Somme, ne promène plus maintenant que des pénichettes de loisir et des barquettes de pêche. Les habitants de la vallée pensent tous qu'elle est entrée en retraite et qu'elle se repose au fond de son lit. Néanmoins, par les automnes pluvieux et les printemps capricieux, il lui est arrivé de déborder d'un regain d'énergie et de s'épancher au-delà de ses rives. Mais tout est rentré dans l'ordre et sans dommages.

Or, dans les derniers mois de l'an 2 000 et dans les premiers du suivant, la pluie tomba pratiquement sans discontinuer. A croire que c'était le déluge ! Si ce n'était pas dans la journée, c'était dans la nuit. Et si ce n'était pas le matin, c'était l'après-midi... ou inversement. Les habitants d'Abbeville pestaient, c'était partout la même antienne : « Quel automne arrosé ! Quel hiver pourri ! Est-ce que c'est le printemps ou l'automne ? Il n'y a plus de saisons ! »

Alors on accusait bien entendu la pollution et le trou de la couche d'ozone qui s'agrandissait dans l'atmosphère... sans oublier le soit disant réchauffement de la planète... quelques-uns même le bon Dieu. Mais personne ne se préoccupait de la

rivière oubliée. Comme toujours de mémoire d'homme, elle supporterait les aléas du temps et évacuerait son trop plein vers la baie et la mer, par le canal habituel, le canal maritime. C'est ce qu'on pensa tout d'abord.

Pourtant un matin, lorsque Bruno Desmarais sortit de chez lui pour donner le grain quotidien à ses quelques poules et canards, il s'étonna. Car il avait remarqué une ligne d'eau qui miroitait au ras des marécages, entre les saules, à quelques encablures de son jardin. Sa maisonnette d'un vieux faubourg abbevillois présentait en effet l'avantage d'avoir ses arrières tournés vers la campagne et sa façade vers la ville. Bruno y coulait des jours heureux, s'adonnait à ses passions : jardinage, pêche en eau douce, chasse au marais.

Sans omettre ni délaisser ceux qu'il aimait par-dessus tout : sa femme et ses deux enfants. Ils avaient pour petits noms Julie qu'il surnommait Fleur de vie, Adrien (10ans) et Chloé (7 ans). Ce qui ne l'empêchait nullement d'exercer sérieusement son métier de cheminot. Mais voilà qu'en ce début de printemps, le chef de famille avait le sentiment que quelque chose d'anormal se préparait. Pourtant, au passage à l'an 2 000, aucun devin n'avait annoncé l'apocalypse, ainsi que cela avait été prédit mille ans auparavant.

En temps ordinaire, les fossés de drainage des marécages, appelés *courses*, gonflaient, des mares

d'eau stagnante se formaient ici et là, et c'était tout. En cette fin mars, il semblait qu'une armée invisible se préparât à attaquer, à encercler le faubourg. Inquiet, il s'en ouvrit à son voisin qui vivait en ces lieux depuis quarante ans. Ce dernier le rassura : « C'est vrai qu'il pleut beaucoup cette année... que l'eau monte dans les *bassures*, mais on a déjà vu ça dans le passé : c'était en... Attendez que je me rappelle ! »

Il lançait un millésime un peu au hasard. Et chacun de s'endormir sur ses deux oreilles. Et d'observer attentivement le lendemain l'évolution progressive de la situation. Jusqu'au surlendemain où l'on constata que le niveau de l'eau avait encore monté et le front progressé. L'avant-garde avait dépassé la clôture grillagée du jardin et entraînait dans la propriété de Bruno, sans s'inviter.

Que fallait-il faire ? Les deux bons amis décidèrent d'aller aux nouvelles dans le quartier. Tous avaient constaté la même chose et l'on avait réfléchi aux mesures à prendre. Quelqu'un avait suggéré : « Il faut avertir la municipalité ! » Mais un autre avait tempéré : « Attendez ! Ils viennent d'être élus ; ils ont d'autres chats à fouetter ! Pour l'instant, nous pouvons nous débrouiller seuls, en espérant que ce ne sera pas pire. »

Et de décider quelques précautions simples : mettre tout ce qui traîne au sec, en hauteur tout ce qui craint l'humidité. Hélas, le lendemain l'intruse se lovait au pied des habitations. Vite, on obtura les

ouvertures basses. Parpaings, briques, pierres, ciment, plâtre furent assemblés pour barrer les passages. La nouvelle fit le tour de la ville, telle une traînée de poudre, et la mairie se mobilisa : l'affaire devenait sérieuse.

Les employés communaux furent requis pour aider les habitants à soulever les meubles et les appareils. Après avoir exploré les intérieurs, la crue occupait maintenant chaussées et trottoirs. Il fallait donc enfiler des bottes ou des cuissardes, ravitailler les gens qui ne pouvaient sortir, poser des chemins de planches sur des plots devant les entrées et le long des maisons. La panique et la colère grandissaient dans les trois premiers quartiers inondés ; il y en aurait deux autres par la suite.

Le chef du gouvernement, rapidement arrivé sur les lieux en hélicoptère, avait essuyé quelques éclats. « On n'a jamais vu ça de mémoire d'homme ! » affirmaient les plus anciens. D'autres clamaient : « Il s'est passé quelque chose d'anormal ! ». Et d'accuser les autorités de la capitale, Paris, qui auraient voulu protéger la ville, candidate aux prochains Jeux Olympiques.

Et de rendre fautif le Grand canal et son déversoir ! La rumeur filait bon train, pas facile de lui tordre le cou. D'autant plus que la politique s'en mêlait. Les élus municipaux d'Abbeville semblaient ne pas avoir digéré que ladite capitale fût, pour la première fois depuis un quart de siècle, dirigée par un

maire qui n'était pas de leur bord. De surcroît, le gouvernement de la France, en place depuis près de quatre ans, n'était pas non plus de leur couleur.

Il fallait absolument les discréditer et l'aubaine était bonne. Quant aux enfants de Bruno, ils se demandaient ce qui arrivait. Qui pouvait bien avoir ouvert un aussi gros robinet du côté de la capitale ? Si c'était vrai, c'était diabolique. Mais, pour eux, cela semblait invraisemblable ; Paris était si loin, et la rivière était si près. Ils n'avaient que faire de cette polémique. Ils n'aimaient guère que les grands se disputassent, pendant que des centaines de gens, peut-être des milliers dans toute la vallée, étaient dans la détresse.

Ce que savaient dorénavant Adrien et Chloé, c'était qu'ils allaient devoir se rendre à l'école en bottes. Ce n'était pas encore trop grave car, habituellement, ils aimaient patauger dans les flaques... jusqu'à avoir les pieds mouillés et essuyer les foudres parentales. Malheureusement, leur école, elle aussi, avait été cernée par les eaux puis envahie. « Le Titanic est en train de couler ! » avait ironisé la directrice. L'établissement, construit depuis plus de vingt ans sur un terrain marécageux, se fissurait, se cassait en deux et s'enfonçait dans la tourbe spongieuse.

Les autorités demandèrent alors aux parents de conserver les enfants à la maison. Chouette ! Ces chères têtes blondes ou brunes allaient bénéficier de

vacances supplémentaires... à vrai dire de drôles de vacances. C'était également un ennui supplémentaire pour les Desmarais qui avaient déjà fort à faire pour écoper, pour sauver ce qui pouvait l'être, pour surveiller la propriété, car on parlait déjà de maraudeurs aux aguets. De tristes individus profitent toujours de la détresse humaine.

Et puis ils n'avaient guère le temps de s'occuper des enfants, qui étaient immobilisés devant la télé ou dans le grenier. Heureusement une solution se dessinait : les parents de Bruno acceptaient d'héberger les deux enfants chez eux, dans un quartier épargné parce qu'un peu plus élevé. Simultanément, on cherchait à placer les élèves de l'école en perdition dans une autre du centre ville. Cela tombait bien car celle choisie était à deux pas des enfants Desmarais.

Ils retrouveraient donc les copains et copines de leur classe, de leur quartier ; ainsi ils seraient moins dépayés, moins désemparés. Quant à Bruno le cheminot, il n'allait plus au travail qu'irrégulièrement puisque la gare, elle aussi, était envahie par l'eau. Les trains n'y passaient plus, du fait que les rails étaient recouverts par la crue. Images surréalistes que ces canots à moteur de la Sécurité civile et des pompiers qui les avaient remplacés !

Toutefois, ces inondations offraient aux enfants un nouveau spectacle qui faisait diversion, l'espace de courts instants : le survol des hélicoptères, le passage des convois militaires, les saluts de la main aux bidasses, le

beau képi blanc des légionnaires le soir après les efforts. Une solidarité exemplaire s'organisait. Les dons et les aides affluaient de la ville, de la région, même de la France entière et de l'Outre-mer... Papy et Mamie Desmarais suivaient les actualités chaque jour à la télévision : l'affaire devenait nationale.

Recueillis dans un nid douillet, les deux enfants n'avaient rien à craindre. Néanmoins ils s'inquiétaient, pour la raison qu'on disait que l'eau continuait de monter, que les fortes marées allaient faire s'élever davantage le niveau. Bien entendu, ils craignaient d'abord pour Papa et Maman, pour les animaux domestiques, pour la maison... D'autant qu'Adrien venait de lire dans son livre de Français un extrait de *Légendes de la mer*, de Bernard Clavel, aux éditions Hachette.

Il avait pour titre *La cité sous les eaux*, et les héros étaient deux petits Hollandais de leur âge, Jeppe et Griselda. Il l'avait lu à sa sœur qui en avait été fort émue. Ils ne manquèrent pas de faire le rapprochement avec ce qu'ils vivaient de près, car ici, à Abbeville, on n'était guère loin de la mer. De même qu'aux Pays-Bas existaient des espèces de polders qu'on nommait les Bas-Champs. Les enfants avaient retenu surtout une phrase :

« Cette eau qui tente toujours, sournoisement, par infiltration, de passer sous les digues pour reprendre aux hommes le terrain qu'ils avaient eu tant de peine à gagner ». Donc, peut-être bien que l'histoire de *La cité*

sous les eaux, allait se reproduire ; cette légende avait des accents de vérité. Ils avaient entendu dire aussi dans leur entourage que, du fait du trou de la couche d'ozone, la planète se réchauffait, que la banquise fondait, que cela pouvait avoir pour conséquence de faire monter le niveau des mers.

Un scénario-catastrophe était en place dans leur esprit. A seulement seize kilomètres de la mer et à moins d'un kilomètre de la rivière débordante, ils allaient être pris en tenailles côté nord et côté sud. L'angoisse les étreignait au plus haut point, surtout la plus jeune. Un mercredi matin, jour de congé scolaire, Chloé proposa à son frère : « Si l'eau continue à monter, nous pourrions peut-être nous réfugier dans la cathédrale ? » En fait, il s'agissait d'une collégiale, qui dominait la ville de plus de cinquante mètres, depuis au moins cinq siècles. D'abord surpris, Adrien s'inquiéta :

« – Hélas ! Papa et Maman sont restés à la maison. Nous ne pouvons pas les laisser là-bas, parce que nous serions sauvés des eaux et eux seraient peut-être noyés.

– Alors il faut les avertir, afin qu'ils viennent nous rejoindre !

– Ils ne nous prendront pas au sérieux et il y a tant de choses à faire à la maison.

– Quant à celle de Papy et Mamie, elle est trop petite pour loger toute la famille. »

Malgré tout, profitant du fait que cet après-midi là les grands-parents étaient occupés au jardin d'agrément, les deux garnements décidèrent de faire une

reconnaissance du côté de la cathédrale. Arrivés au pied de l'imposant édifice de pierre grise qui avait été mutilé en mai 1940, ils constatèrent qu'une petite porte était entrebâillée sur le côté. Ils s'y introduisirent et avancèrent à pas comptés dans la pénombre. Il fallait espérer que cette ouverture ne fût pas fermée à clé derrière eux, de sorte que leur retraite serait coupée.

Néanmoins ils continuèrent, l'aventure les exaltait. En passant devant les fonts baptismaux, ils remarquèrent la vierge à l'enfant en bois polychrome. Ils furent un peu plus rassurés, car il y avait là une affection maternelle émanant d'une matière plus chaude que la pierre. Cela les encouragea à persévérer. Ils se trouvèrent bientôt au pied d'un grand escalier qui devait conduire aux deux tours. Prudemment, la cadette d'abord et l'aîné ensuite, ils gravirent marche par marche et parvinrent enfin... avec peine et un peu de vertige, à la galerie supérieure.

Là-haut, ils découvrirent, émerveillés, l'immense panorama de la ville. Ils s'attardèrent un instant sur les grosses cloches du carillon. Vers le sud, la Somme en crue, que l'armée tentait de contenir par des alignements de blancs sacs de sable... et les cinq quartiers inondés. Des surfaces miroitantes, émergeaient des rangées de maisons pétrifiées et des arbres coupés de leurs racines. Avec soulagement, ils virent que la crue ne s'était pas étendue davantage et que la majeure partie de la ville était au sec. Cependant les fortes marées venaient de sévir.

Au nord, dans une échancrure de l'horizon, ils entrevirent la baie de Somme : pas d'invasion maritime de ce côté ! Ce fut un immense apaisement pour eux que de constater de visu que cela ne se passerait pas comme dans *La cité sous les eaux*. Non, la cathédrale ne serait pas encerclée, minée à son pied par les eaux, et ne s'effondrerait pas dans la mer. Elle tiendrait debout encore pendant autant de siècles qu'elle avait traversés. Les deux enfants se rappelèrent soudain que, s'ils tardaient, ils pourraient bien être enfermés dans cet édifice minéral comme en un tombeau.

Ainsi cloîtrés, ils pourraient mourir de soif et de faim. Qui les entendrait crier à travers ces épaisses murailles, jusqu'au prochain office ? Ils prirent donc le chemin du retour. Par chance, la sortie était encore libre. Essoufflés d'avoir couru, ils regagnèrent leurs pénates. Naturellement, pendant leur absence, Papy et Mamie s'étaient inquiétés, demandèrent des explications. Mais les garnements ne voulurent nullement dévoiler le but de leur escapade. Ce qu'Adrien assura néanmoins, c'est que toute la ville ne serait pas inondée. Devant cette belle certitude, Papy s'exclama :

- Ah bon ! Et pourquoi Monsieur le savant ?
- Parce que nous ne sommes pas aux Pays-Bas ici, Papy !

Face à cette sortie inattendue, le brave pépère ne put se retenir de pouffer de rire au milieu de sa paire de moustaches blanches, tandis que Mamie s'esclaffait de toutes ses rides. Tous les deux savaient que leurs

petits-enfants avaient l'imagination débordante. Vers la fin mai, Adrien et Chloé apprirent que la décrue était en bonne voie et que l'eau se retirait progressivement des habitations, repoussée autant par les hommes que par l'embellie du temps.

Un soir, Papa Bruno et Maman Julie vinrent les chercher pour leur montrer la maison retrouvée. Mais là encore, ce fut un nouveau choc. Des carrelages étaient décollés du sol, ainsi que les papiers peints des murs. Des traces de salissures et des moisissures étaient apparues un peu partout dans les pièces. Les meubles et les appareils s'impatienzaient dans la perspective de leur retour au sol.

Mais ce ne serait pas pour demain, parce qu'il fallait attendre la visite des experts des assurances. Puis nettoyer, laisser sécher, réparer les dommages, rebrancher l'électricité avec précaution... Pensez donc que l'eau était demeurée pendant près de deux mois dans les maisons ! A l'extérieur, dans la cour et au jardin, c'était un spectacle de désolation. On aurait dit qu'un raz-de-marée était passé par ici. Une odeur de végétation pourrissante, d'algues marines, de marée, sautait tout de suite aux narines.

Derrière la clôture flottaient, dans les dernières flaques, des débris de toutes sortes. Et ici et là, des poissons retournés sur le dos, au ventre ballonné. Leur cœur d'enfant s'émut à la vue de ces cadavres des seules victimes du désastre parce que, pour eux, perdre la vie c'était la pire des choses sur cette Terre ;

ils pensaient aussi à ceux – hommes, femmes et enfants – qui dans de précédentes inondations avaient péri. En quelques semaines, ils étaient passés du stade de l'enfance à celui de l'adulte : ils avaient mûri.

Ils avaient vu et entendu tant de choses que tout cela était imprimé dans leur tête et revenait souvent à la surface, de façon lancinante et obsédante. Parfois même, Chloé se réveillait en poussant un cri au milieu de la nuit. Heureusement Papa avait enfin une bonne nouvelle à leur annoncer. Ils allaient tous les quatre se retrouver ensemble. Car l'Etat providentiel venait de leur attribuer, comme à beaucoup d'autres sinistrés, une maison certes provisoire mais neuve et pimpante : un mobil-home, ainsi qu'ils disaient.

Elle serait installée sur un terrain sec et ferme de la ville, et aurait tout le confort, leur avait-on assuré. Elle les aiderait à patienter encore jusqu'au grand retour dans la vraie maison : celle qu'ils préféraient par-dessus tout, même si elle paraissait plus ancienne et moins coquette. A nouveau, ils retrouveraient le bonheur familial dans leur quartier, avec leurs parents, leurs camarades d'école et de jeu.

Sans doute ils oublieraient – ce serait long – ce triste épisode de leur jeune vie. « *Tout est bien qui finit bien !* » et « *Tant qu'on a la santé, tout va !* » dit-on dans cette région, dont les habitants sont fatalistes... parce qu'elle a toujours été une terre d'invasions.

